Document generated on 04/25/2024 4:01 p.m.

L'Inconvénient

L'INCONVÉNIENT
littérature, arts et société

Tensions croisées

Sylvain David

Number 82, Fall 2020

URI: https://id.erudit.org/iderudit/94691ac

See table of contents

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)
2369-2359 (digital)

Explore this journal

Cite this article

David, S. (2020). Tensions croisées. *L'Inconvénient*, (82), 77–81.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

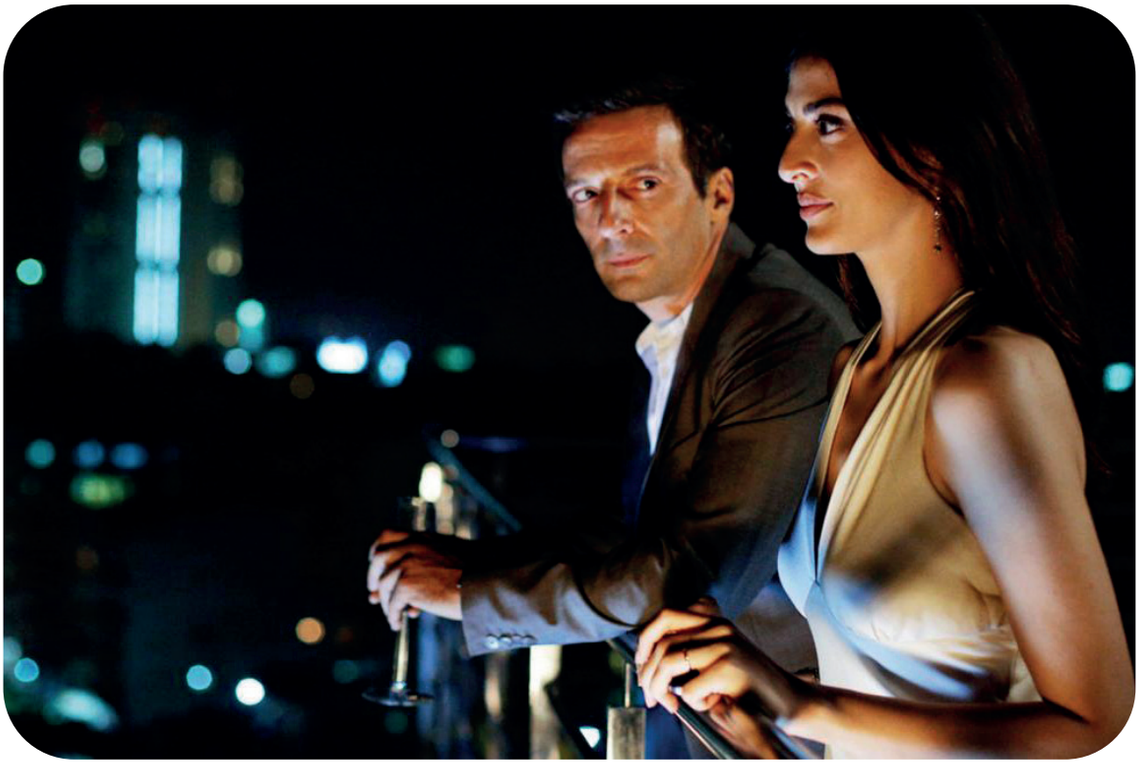
Tensions croisées

SÉRIES TÉLÉ **Sylvain David**

La série *Le bureau des légendes* (Éric Rochant, Canal+, 2015-2020) a pour cadre la Direction générale de la sécurité extérieure (DGSE), tout particulièrement le service chargé d'établir les identités fictives des agents sur le terrain et de soutenir ceux-ci dans leurs activités d'infiltration. Guillaume Debailly (Mathieu Kassovitz), nom de code « Malotru », vient de passer six ans en Syrie où, sous l'alias de Paul Lefebvre, professeur au lycée français de Damas, il avait pour mission de repérer des alliés politiques potentiels pour la France. Son départ précipité, pour cause de couverture brûlée, l'oblige à faire ses adieux à sa maîtresse Nadia El Mansour, une intellectuelle d'envergure qui ne soupçonne rien de sa double vie. De retour à Paris, il renoue progressivement avec son ancienne existence, notamment avec sa fille maintenant jeune adulte, tout en étant voué à une forme de semi-clandestinité pour éviter qu'on puisse établir le moindre lien entre son séjour au Moyen-Orient et les politiques extérieures du gouvernement français.

Au siège de la DGSE, Debailly retrouve ses anciens collègues, dont Henri Duflot (Jean-Pierre Darroussin), responsable du Bureau des légendes, et « Moule à gaufres », le colonel directeur du renseignement. Ses nouvelles fonctions l'amènent à former Marina Loiseau, alias « Phénomène », une jeune recrue qui s'apprête à partir pour Téhéran où elle exercera le travail de sismologue, poste stratégique pour repérer d'éventuelles installations nucléaires. Il doit aussi gérer la crise causée par l'arrestation de Rachid Benarfa, nom de code « Cyclone », à Alger, ce qui risque de fragiliser tout le réseau d'agents et d'informateurs de la région. Les choses se compliquent lorsque Debailly, au hasard d'un bulletin de nouvelles, voit les images d'un bombardement à l'Université de Damas. Inquiet pour El Mansour, il téléphone à celle-ci, sous l'identité en principe abolie de Paul Lefebvre. Son ancienne maîtresse lui apprend qu'elle est en fait de passage à Paris pour suivre une formation à l'Unesco. On comprend toutefois qu'elle est elle-même chargée d'une mission clandestine. Les deux ne résisteront pas à la tentation de se revoir, qui mènera à une pléthore de malentendus et de complications.

Bien que les divers noms de code des agents fassent référence, non sans humour, au lexique coloré du capitaine Haddock, *Le bureau des légendes* ne reflète pas la ligne claire et l'esprit boyscout des *Aventures de Tintin*. Au contraire, la série s'inscrit dans la continuité de l'univers en teintes de gris créé par John le Carré. D'une part, les



éléments de l'intrigue sont constamment mis à profit pour brosser, en arrière-plan, un portrait nuancé de diverses zones de tensions géopolitiques actuelles et de leurs acteurs : la Syrie de Bachar el-Assad, l'Iran des Gardiens de la révolution, l'Algérie et ses conflits d'état-major, le territoire fluctuant d'État islamique, etc. D'autre part, un personnage tel Debailly est typique des conflits moraux qui agitent des figures comme George Smiley et ses collègues : après avoir commis, sans réelle volonté de trahison, une faute professionnelle grave (c'est-à-dire revoir Nadia El Mansour), il tente par tous les moyens possibles, souvent officieux, voire illégaux, de réparer les torts qu'il a pu causer à divers individus et organisations. Le Mal, non sans paradoxe, se voit mobilisé pour faire le Bien. Le simulacre, par effet pervers, en vient à prendre le dessus sur l'identité réelle.

Avec de tels enjeux thématiques et axiologiques, *Le bureau des légendes* n'est pas – ou pas uniquement – le prétexte à une suite de scènes d'action dans des contextes exotiques, à la manière récurrente des grosses productions américaines. La série vaut avant tout pour sa subtilité. La distribution, qui comprend plusieurs grands noms du cinéma français, est impeccable, des personnages principaux à la moindre figure secondaire. Kassovitz et Darroussin, particulièrement, sont excellents dans leurs rôles. Les dialogues permettent aux acteurs de donner leur pleine mesure, avec des échanges à la fois informatifs, au plan géopolitique, et profonds, d'un point de vue humain. De manière conséquente, chaque conversation a lieu dans la langue attendue : français, anglais, arabe, farsi. Le scénario est également de qualité, en ce qui a trait tant à l'évolution de l'intrigue, où l'échiquier international appelle parfois des manœuvres étonnantes, qu'à la construction narrative, où une scène apparemment anodine peut trouver sa pertinence bien plus loin (souvent à quelques épisodes de distance). De ce fait, la série est l'une des rares productions françaises à connaître un succès international (elle est diffusée en version originale, avec sous-titres, sur la chaîne Sundance Now aux États-Unis).

S'il y avait une critique à formuler au sujet du *Bureau des légendes*, ce serait que le rythme des premiers épisodes est plutôt lent. Cette approche est probablement volontaire, dans la mesure où elle souligne – là encore dans la lignée de John le Carré – la dimension routinière, bureaucratique des services d'espionnage. Elle s'explique peut-être aussi par un budget restreint : bien des événements ne sont pas montrés en détail, mais plutôt commentés par les personnages, ce qui confère un cachet théâtral à l'ensemble. Une telle entrée en matière a néanmoins pour avantage de bien faire connaître les individus en présence et, alors que la tension monte peu à peu, de nous pousser à nous intéresser

davantage à leur sort. La production dispose manifestement de moyens accrus à compter de la deuxième saison (il y en a cinq en tout) ; elle peut ainsi confronter davantage les protagonistes à des menaces concrètes et mieux donner à voir les situations dans lesquelles ils sont plongés. Il faut donc aborder *Le bureau des légendes*, en son ensemble, comme un roman touffu du 19e siècle, où l'action ne débute pas nécessairement sur les chapeaux de roues, mais dont la construction générale est efficace et permet une montée constante de l'intensité.

•

La minisérie *Dérapages* (Ziad Doueiri, Arte/Netflix, 2020) offre une perspective inverse sur la France contemporaine : les affaires étrangères y font place aux tensions intérieures. Alain Delambre (Éric Cantona) est un ancien directeur des ressources humaines, au chômage depuis six ans. Il a été remercié de ses services non pas pour cause d'incompétence, mais parce qu'il avait passé le cap de la cinquantaine. Alors qu'il vivote de petits boulots, une occasion inespérée se présente. Un grand cabinet de recrutement parisien retient sa candidature pour un poste important chez Exxya, une multinationale du secteur aéronautique. Humilié par sa situation de nouveau pauvre, aigri par des tensions croissantes avec son épouse (Suzanne Clément) et ses enfants, Delambre est déterminé à réintégrer un milieu professionnel dont il a été exclu. Conscient que son âge constitue un handicap, il est prêt à tout, y compris l'illégalité, afin de triompher d'un système injuste. Quelques prolepses (dont la scène d'ouverture) où le personnage, désormais en prison, fait un retour sur les événements laissent entendre qu'un tel choix aura des conséquences funestes.

Les choses se compliquent entre autres pour Delambre du fait que l'entretien d'embauche auquel il aura à se soumettre est tout sauf anodin. Le président d'Exxya souhaite procéder, dans l'intérêt des actionnaires, à d'importantes mises à pied dans une usine du nord de la France. Il doit trouver, parmi ses cadres supérieurs, lequel sera le plus apte à remplir cette mission délicate, qui aura pour conséquence probable d'enflammer la région. Le recruteur, roublard, lui propose de faire coup double. Il s'agira, d'un côté, de simuler une prise d'otages lors d'une réunion, afin d'évaluer la résistance psychologique de son personnel ; et, de l'autre, de charger les candidats au poste de DRH de guider, à distance, le faux commando dans l'interrogatoire des séquestrés, de manière à déterminer leur capacité à réussir un exercice pratique hors norme. Delambre, au bout du rouleau, accepte ces conditions, qui le placent pour-

tant dans une situation fausse : lui-même chômeur, il contribuera indirectement au renvoi de centaines de travailleurs ; issu d'une classe moyenne précarisée, il permettra à l'élite financière de s'enrichir encore davantage.

Dérapages joue constamment de ces oppositions entre nouveaux riches et nouveaux pauvres. L'insouciance des gestionnaires, qui voient les licenciements d'un point de vue strictement économique, contraste avec le destin des exclus qui tentent tant bien que mal de continuer à vivre. L'opulence de l'immeuble d'Exxya, dans le chic quartier de la Défense, fait ressortir le délabrement de l'appartement de Delambre, dont le paiement de l'hypothèque devient problématique. Les conflits feutrés dans les cercles de la haute direction font écho aux altercations physiques des employés et de leurs petits chefs. Dans tous ces cas de figure, la violence oppressive d'une société néolibérale axée sur le profit se heurte à la violence réactive des individus, de plus en plus nombreux, qui en sont les victimes. L'ancien footballeur Éric Cantona est excellent dans le rôle d'un être somme toute normal, ordinaire, que les circonstances poussent à des réactions extrêmes. L'actrice québécoise Suzanne Clément est tout aussi convaincante dans le rôle de l'épouse, d'abord solidaire et compréhensive, puis atterrée par le ressentiment croissant de son mari et par les gestes qui en découlent.

La minisérie est une adaptation du roman *Cadres noirs* (2010) de Pierre Lemaitre, qui a d'ailleurs contribué au scénario. Il s'agit de l'un des rares exemples où la mise à l'écran est meilleure que le livre : les personnages sont plus colorés, le rythme gagne en nervosité, le découpage par épisodes fait monter la tension, bref, tout contribue à augmenter l'efficacité narrative. Aussi rocambolesque qu'elle puisse paraître, l'intrigue est en partie inspirée d'événements réels. En 2005, un dirigeant de France Télévisions a eu la brillante idée de simuler une prise d'otages lors d'un séminaire de cadres supérieurs, y voyant l'occasion d'un exercice de gestion du stress. Plusieurs victimes de cette initiative en ont gardé des séquelles psychologiques. L'affaire s'est terminée par une condamnation en justice. *Dérapages* est ainsi à la fois un divertissement, qui fait bon usage des procédés feuilletonnesques du polar, et une charge sociale contre les excès du néocapitalisme. Le récit bénéficie d'ailleurs d'une actualité renouvelée, dans la mesure où la colère fictionnelle d'Alain Delambre trouve une résonance dans celle du mouvement des Gilets jaunes, dont les protestations s'articulent autour d'enjeux similaires.

•

La minisérie *Kalifat* (Wilhelm Behrman et Niklas Rockström, Sveriges/Netflix, 2020) propose une apparente synthèse de ces deux approches, avec des fils narratifs qui entrecroisent des tensions extérieures et intérieures. Pervin El Kaddouri (Gizem Erdogan) est une jeune femme suédoise issue de l'immigration. Avec son mari Husam, elle a rejoint le groupe État islamique à Raqqa, en Syrie, où ils ont eu un enfant. Leur vie est désormais un enfer. Les scènes de rue locales montrent la mutilation publique de traîtres à l'islam, de même qu'une liesse généralisée, ponctuée de rafales de mitraillette en l'air, quand survient la nouvelle d'un attentat commis en Europe. Husam, voué à un destin de combattant et de martyr, souffre de stress post-traumatique. Pervin, qui ne parle pas arabe, peine à se soumettre aux contraintes imposées aux femmes et se sent de plus en plus isolée. Alors qu'il est interdit de communiquer avec le monde extérieur, elle réussit à se procurer un téléphone cellulaire avec lequel elle s'empresse d'appeler au secours une ancienne enseignante. Celle-ci la réfère à la Sûreté suédoise, section Moyen-Orient, où son cas est pris en charge par l'agente Fatima Zukic (Aliette Opheim), elle-même fille d'immigrés. Pour intéresser la policière à sa situation, Pervin lui fait part de rumeurs entendues au sujet d'un dangereux terroriste, Al Musafir « le Voyageur », qui préparerait une attaque en sol suédois. Fatima accepte d'aider au rapatriement de Pervin, en échange d'informations névralgiques sur l'attentat projeté.

Au même moment, dans une école secondaire en banlieue de Stockholm, Ibrahim Haddad, un jeune professeur dynamique, suit de près des jeunes filles ayant fait preuve d'intérêt pour l'islam radical. Sous sa tutelle, Suleika Wasem (Nora Rios), une adolescente ordinaire de quinze ans, fan de musique pop et joueuse de basketball, se détourne peu à peu de tout ce qu'elle a pu aimer. Elle se met à porter le voile et à émettre des jugements péremptoires, à la consternation de ses parents qui voient réapparaître ce qu'ils avaient justement tenté de fuir. La fascination de Suleika et de ses amies pour le « califat »

d'État islamique paraît d'autant plus absurde que, par le biais des mésaventures de Pervin, on voit ce qui risque de les attendre si elles vont jusqu'au bout de leur radicalisation. La minisérie laisse bien comprendre qu'un tel idéal toxique constitue la réaction à un sentiment de relégation ou d'exclusion au sein d'une société occidentale qui se prétend accueillante. Cette marginalisation est mise à profit par des recruteurs comme Ibrahim et ses complices : ils promettent, au nom de Daech, un véritable sens à l'existence et un rôle important à jouer à ceux et celles qu'ils tentent de mobiliser.

À la manière typique des productions scandinaves, l'action de *Kalifat* est portée par des figures féminines fortes. En un paradoxe intéressant, la seule de ces trois femmes à avoir su pleinement s'intégrer à la société suédoise, la policière Fatima Zukic, s'avère la moins sympathique du lot, toujours trop rigide pour son propre bien et celui des autres. Le personnage de Pervin El Kaddouri est extrêmement touchant dans sa désillusion et son désarroi, alors que la jeune femme se trouve coincée à l'autre bout du monde. Celui de Suleika Wasem est également poignant, dans la mesure où nous sommes invités à nous identifier à elle tout en imaginant son sort probable. À cet égard, la minisérie offre, en une variation sur les thèmes de *Dérapages*, un autre exemple de normalité déçue pouvant mener au pire. Le portrait brossé de la Syrie et de Raqqa est bien plus dystopique que celui offert par *Le bureau des légendes*, dont le scénario donne à connaître de manière nuancée toutes les factions en présence, y compris les groupes terroristes. Dans *Kalifat*, à l'inverse, la ville de Raqqa est montrée comme un repère de fous sanguinaires où la bêtise alimente l'extrême violence. Ceci s'explique peut-être par les codes du « *Nordic noir* », qui reposent entre autres sur une surenchère du grotesque. Il s'agit peut-être aussi d'une volonté de contre-propagande pour éviter que, à l'instar des personnages, d'autres jeunes gens se voient tentés par les mirages de Daech et de l'islam radical. ■

1. La série est disponible au Québec sur la plateforme Apple TV.